

FRANÇOIS DUMONT

Université Laval

Brève réplique à Gilles Marcotte¹
Recherches *et* études

Sur un babillard de l'université, une affiche m'a longtemps laissé perplexe. On y annonçait un colloque en ces termes : «Faut-il privilégier l'enseignement ou la recherche ?» Chaque fois que je la voyais, je me disais : mais pourquoi cette alternative ? Les étudiants n'ont-ils pas avantage à avoir des professeurs qui n'ont pas trouvé une fois pour toutes ? Et les chercheurs n'ont-ils pas tout à gagner au contact des étudiants ?

Le titre de l'intervention de Gilles Marcotte, «Recherches ou études ?», m'a fait la même impression. Évidemment, en littérature, la question se complique un peu, puisqu'il faudrait apparemment choisir entre recherche et critique, c'est-à-dire entre projet subventionné et écriture individuelle. Je comprends que Gilles Marcotte soit plus enthousiaste et plus admiratif en lisant Northrop Frye qu'en consultant des ouvrages collectifs qui sont souvent inégaux et provisoires. Or il me semble qu'il ne faut pas juger la recherche uniquement à partir des résultats, comme on n'évalue pas un séminaire à partir des conclusions de la dernière séance.

En effet, pour moi, en littérature, la recherche est avant tout une activité pédagogique. Elle ne doit pas perdre de vue sa pertinence ; elle ne doit pas s'agenouiller non plus devant les formulaires et ceux qui les rédigent, là-dessus, je suis d'accord. Mais ce qui m'a fait bondir dans le texte de

Gilles Marcotte, c'est l'allusion aux étudiants exploités. Au contraire, je crois fermement que les étudiants qui ont du travail comme assistants de recherche sont des privilégiés. Ils ne gagnent pas le salaire de leurs profs, c'est certain (ni le salaire minimum, comme le laisse entendre Gilles Marcotte); mais ils ont l'occasion d'échanger, d'apprendre, de vivre dans le milieu universitaire plutôt que dans leur chambre ou dans un Mac Do. Ce n'est pas rien. Je ne dis pas que personne n'est exploité et que l'affaire Fabrikant est inexplicable. Je ne dis pas non plus que le milieu universitaire est ce qu'il devrait être. Mais j'ai trop apprécié mon expérience d'assistant pour accepter qu'on laisse entendre qu'on m'a exploité. Je ne peux m'empêcher d'ajouter qu'il en est certainement de même pour les assistants du projet « Montréal imaginaire » que co-dirigeait Gilles Marcotte. Je suis sûr qu'ils ont considéré que leurs échanges entre eux et avec les professeurs valaient bien des séminaires et bien des ruminations solitaires, et surtout bien des dialogues de sourds qui portent le nom de colloques.

Bref, à mon avis, il faut préserver la recherche, comme une précieuse occasion de dynamisme intellectuel à l'université. Pas telle quelle, bien sûr. Je conviens que le règne de la quantité est absurde et injuste et qu'il faut que la littérature revendique ses propres critères. Je conviens aussi que la théorie est souvent plus voyante que présente. Il reste que, comme le travail collectif, la théorie est nécessaire. Elle est nécessaire, me semble-t-il, en tant que pôle dialectique du corpus, comme la recherche doit entrer en relation avec l'enseignement, l'analyse avec la critique, la gratuité avec la pertinence.

Quant aux œuvres, Gilles Marcotte est certes mieux placé que moi pour en parler. J'ai beaucoup d'admiration pour la sienne, comme d'ailleurs pour celle d'André

Belleau, farouche anti-recherche s'il en fut. Mais l'un et l'autre ne doivent-ils pas beaucoup aux circonstances ? Se pourrait-il que pour les jeunes générations, la circonstance stimulante, ce ne soit plus la rencontre sur invitation ou le comité de rédaction, mais ce que les plus vieux appellent « la recherche » et que nous appelons « le projet » ?

NOTE

1. L'auteur répond ici à l'article de Gilles Marcotte, publié sous la rubrique « Opinion » dans *Littératures* 12 (1995).